

« Je ne suis rien
Ne serai jamais rien
Ne puis vouloir qu'être rien
À part ça, je possède en moi tous les rêves du monde »
Fernando Pessoa

En avril 1987, le groupe Os Cangaceiros publie *L'incendie millénariste*, signé des pseudonymes Georges Lapierre et Yves Delhoysie. Pendant ses quelques années d'existence, ce petit groupe clandestin mène diverses actions contre l'institution pénitentiaire (vol de plans et sabotages) ou en solidarité avec des prisonniers, participe à sa manière à plusieurs mouvements sociaux et publie trois numéros d'une revue du même nom dans laquelle il livre ses analyses sur les événements qui secouent les années 80 en France et en Europe. Ses quelques actions le sortent brièvement de l'anonymat et mettent les flics à ses trousses. Les distributeurs refusent alors de prendre *L'incendie millénariste* dans leurs boutiques et les Cangaceiros se retrouvent avec des stocks sur les bras. La pression policière s'accroissant, ils décident d'abandonner la plupart des bouquins dans quelques lieux publics, laissant à des mains inconnues le soin de leur dispersion, hors de toute logique commerciale. Le groupe Os Cangaceiros disparaît au début des années 90, en ayant pu échapper à la répression¹.

L'incendie millénariste livre l'histoire de différents mouvements millénaristes, traversant diverses époques, navigant sur plusieurs continents. Il est aussi une lecture politique de ces événements, lecture dans laquelle Friedrich Hegel, Karl Marx, Friedrich Engels et Max Weber côtoient Guy Debord.

1. Dans ses textes, Os Cangaceiros met en avant la critique du quotidien et de l'aliénation, l'autonomie des luttes face aux organisations politiques ou syndicales, le refus du militantisme et de la logique des groupes armés révolutionnaires, exalte la révolte des pauvres et s'y identifie, prône le refus du travail et les violences sociales contre l'ordre établi... Sans attendre et sans médiation. Comme dans toute expérience, ce discours se confronte à la pratique pour en dévoiler les limites et les contradictions. Un historique plus complet, l'ensemble des écrits d'Os Cangaceiros et quelques textes critiques sont disponibles sur le site Basse Intensité.

Bien entendu, rééditer un livre est chose délicate. Notre intention est de le donner à lire pour ce qu'il a provoqué en nous d'intérêt et de discussion pour le passé, d'interrogations et de commentaires sur les formes de révoltes et le discours politique, pour le présent : non pour en faire notre traité politique ou un objet fétichisé...²

Il nous plaît de lire des histoires de pauvres s'emparant des armes de leurs ennemis, d'imaginer une ribambelle de curetons rejoignant plus tôt que prévu leur Dieu, de savoir que des églises furent prises dans les flammes bien réelles d'une révolte de leurs ouailles. Voilà de quoi est fait l'incendie millénariste, de moments de réappropriation et de partages, de pillages et de destructions de biens et de vies d'exploiteurs et de nantis, d'affrontements, de tentatives collectives... À la lecture de toutes ces folles histoires, le décalage avec l'Histoire (enseignée à l'école notamment) en révèle l'imposture : elle ne sert qu'à justifier l'ordre des choses en occultant ce qui résista à son établissement (tant que ces résistances sont irrécupérables). Cette réédition, espérons-le, participe à travailler à d'autres transmissions, sans pour autant céder à la tentation de substituer une histoire qui serait la nôtre à la leur, qui en serait une sorte de négatif. Il y a un autre rapport au passé à construire.

Contrairement aux divers mouvements et révoltes populaires – paysans et/ou urbains – qui réclament des améliorations de leurs conditions sociales, parfois au nom de la religion, ou aux hérésies qui demandent des réformes religieuses et sociales, les mouvements millénaristes abolissent leur exploitation, leurs conditions sociales, en s'emparant immédiatement de ce qui fait d'eux des « nécessiteux », en détruisant ce qui les oppresse. Révoltes populaires, hérésies et millénarismes sont perméables les uns aux autres. Les millénaristes aussi s'appuient sur la religion, non pour la réformer mais pour la réaliser, la rendre caduque. Contestations sociales radicales et discours religieux s'interpénètrent, s'auto-alimentent, en vue de la disparition de toutes les médiations profanes ou religieuses, de la société et de la religion. Des Adamites de Bohême aux Papous de Nouvelle-Bretagne, le processus de « relecture » des concepts religieux afin d'expliquer et de rejeter le présent est identique. Il dépasse largement le monde christianisé – qui est l'unique référence de *L'incendie millénariste* – et se retrouve dans l'histoire de nombreuses religions. Islam ou judaïsme (pour ne citer que ce que nous connaissons) sont parcourus de tels mouvements depuis leurs apparitions, et parfois jusqu'à des dates récentes. Amériques, Afrique ou Asie, aucun continent n'est épargné par ces soulèvements populaires dévastateurs, ces hordes de pauvres venus prendre ce que bon leur chante, ces prophètes qui abolissent la religion ou ces rois des gueux qui refusent d'édicter des lois... Des musulmans chiites nizarites – plus connus sous le nom d'Assassins – qui au XII^e siècle dans le Nord de l'Iran abolissent le Coran, au juif Sabbataï Tsevi qui détruit les portes d'une synagogue à la hache et proclame, au milieu du XVII^e siècle, qu'il est temps de « *se donner corps et âme* » à la pratique du péché. Des prêches de Baruchya Russo qui incite les Juifs du début du XVIII^e siècle à inverser les interdictions de la Torah, aux Musulmans qarmates du Bahreïn qui au X^e siècle pillent la Mecque, tuent les fidèles et s'emparent de la pierre sacrée – pour la leur revendre des années plus tard !³ Il n'y a pas de séparation entre le profane et le religieux, car la religion est un phénomène social – et non spirituel – qui alimente la société dans laquelle il existe, tout autant qu'elle le fonde. Difficile ainsi de formuler une critique sans puiser dans les références, les croyances et les habitudes de cela même que l'on critique, religieux ou profane, et qui nous traverse. Les millénarismes sont de contestations sociales, larges dans la plupart des cas, en mouvement, qui se construisent avec le matériel idéologique de leur époque : la religion. La rupture ne peut alors s'expri-

mer qu'en termes religieux pour nier la religion, et antisociaux pour rejeter les formes de domination – une définition par la « négative ». Malgré, et pour cela, les tensions millénaristes restent des mouvements sociaux, dont la conséquence – dans le discours – est la disparition pure et simple de la moindre contrainte. Maintenant.

Le terme même de millénarisme est plutôt ambigu. Mille ans font référence à la durée de l'Âge d'Or, période de « paradis terrestre », se situant entre un « maintenant » et la fin du monde, ou parfois à l'intervalle entre un événement présent jugé décisif et un autre dans le passé, ou encore à un cycle – incluant d'autres périodes – traversant l'histoire humaine et l'expliquant. Les signes permettant d'enclencher le décompte peuvent être multiples et parfois d'origine non humaine : catastrophes, épidémies, conjonction de planètes... Les millénarismes ne sont pas nécessairement messianiques alors que le messianisme (ou prophétisme) porte en lui les germes d'un millénarisme possible ; les deux se confondant souvent.

Phénomènes collectifs aux formes floues et aux frontières poreuses, les révoltes millénaristes ne proposent pas plus de modèles de société qu'elles n'établissent de communautés définitives. En confrontation permanente avec les forces armées des autorités honnies, la plupart vivent des expériences de vie collective. Peut-on parler « d'utopies concrètes » ? De renversements de toutes normalités ? D'absence d'exploitation et de coercition entre les individus constituant le collectif ? L'ensemble des mouvements millénaristes pensent le présent comme un moment joyeux où les normes se dissolvent mais qui ne peut exister que parce que l'effondrement, l'apocalypse, événement tant attendu et annoncé est imminent. Pour eux, il n'y a pas « d'après » concevable. Le présent est cet instant pendant lequel ils tentent de vivre selon ce qui s'impose à eux – l'égalité entre tous ceux qui s'y identifient – ou selon un style de vie mythifié inspiré d'une certaine vision d'un « paradis » passé ou à venir. Mais, en aucune façon, l'utopie n'est posée comme moyen d'atteindre un but spécifique qui serait sa propre perpétuation pour le bienfait de tous, ou bien encore la condition de la réalisation de l'effondrement. Pour les millénaristes, l'apocalypse

2. Une réédition tend ainsi à masquer les autres écrits et débats qui ne nous sont pas – encore – parvenus et qui répondaient ou critiquaient intelligemment ce texte. Nous avons eu connaissance de l'existence de textes critiques diffusés lors de la sortie de *L'incendie millénariste* mais nous n'avons pas pu les lire. Si par la suite nous les obtenons, ils seront disponibles sur le site Basse Intensité. En Espagne, la publication en 2005 d'une compilation de textes intitulée *Os Cangaceiros. España en el corazón. Actas de la Guerra Social en el Estado español (1868/1988)* aux éditions Pepitas de Calabaza a suscité des commentaires sur le texte « L'anarchisme andalou » : *A propósito de un texto de Os Cangaceiros*, daté de mars 2005, formule plusieurs critiques. En voici quelques-unes : les sources utilisées sont les écrits de personnes peu suspectes de sympathie pour les anarchistes, et donc partiales quant à leurs analyses ; prétendre que l'anarchisme en Andalousie est un phénomène religieux en expliquant que les fervents Andalous, abandonnés par leur église protectrice (!), ont mis tous leurs espoirs millénaristes dans l'anarchisme est trop simplificateur ; parler « d'anarchisme andalou » plutôt que « d'anarchistes en Andalousie » laisse à penser qu'il existerait des dynamiques typiquement andalouses, mêlant religiosité et ruralité. À noter la publication en septembre 2011 aux éditions L'échappée de *La Mano Negra. Anarchisme rural, sociétés clandestines et répression en Andalousie (1870-1888)* de Clara E. Lida.

3. Ces quatre exemples ont une place importante dans la construction du discours révolutionnaire dans les régions musulmanes ou juives. En Europe, au XVIII^e siècle, un opuscule intitulé *Le traité des trois imposteurs* circule sous le manteau. Cet écrit anonyme affirme que Moïse, Jésus, Mahomet et les livres saints ne sont que foutaises. Cette critique des trois imposteurs est déjà présente chez des auteurs du XII^e siècle. L'auteur reste inconnu mais certains ont affirmé que l'origine de ce thème était à chercher du côté de Abu Tahir Sulayman, chef qarmate, qui aurait déclaré : « *En ce monde, trois individus ont corrompu les hommes, un berger, un médecin et un chamelier* ». Plusieurs rééditions récentes sont disponibles.

est inéluctable : la preuve en est qu'elle va bientôt arriver ! L'utopie sociale est plus à chercher du côté des mouvements hétérodoxes (hérésies) ou messianiques, porteurs aussi des critiques, parfois radicales, du monde profane. Les plus ou moins longues périodes pendant lesquelles les révoltes millénaristes furent aussi des lieux de vie collective sont avant tout des périodes d'attente ou de calme relatif, une pause face à la féroce répression. Elles ne sont pas des expérimentations d'une égalité recherchée mais le quotidien entre égaux – en théorie – que seule l'imminence de l'apocalypse explique. Ainsi se vivent des bribes d'histoires de luttes sociales.

La tentation serait de voir une forme de « nihilisme » dans ce qui fonde les mouvements millénaristes, mais il est totalement étranger à la pensée religieuse. Pour éviter une longue digression sur ce terme, disons que la part de religieux dans le millénarisme ne lui permet pas de le penser : Dieu et nihilisme ne font pas bon ménage ! De même, la question de savoir si les millénarismes sont révolutionnaires est anachronique et hors de leurs champs conceptuels. Observer les millénaristes par le prisme obscur du religieux c'est oublier une volonté commune de se confronter au monde, pour accentuer ce qui nous divise : la religion et son discours. Par celui étroit du politique, c'est passer à côté de ce qui nous lie à eux, c'est oublier que des lustres et des mots nous séparent bien plus qu'une réalité que nous refusons : l'exploitation sous toutes ses formes. Travail, famille, propriété privée, pour ne citer qu'eux, étaient déjà dans le collimateur des millénaristes. Ces révoltes sont apparues dans des contextes qui leur sont propres, elles sont le produit de la conjonction de refus collectifs et individuels, de désirs d'en finir définitivement avec les formes de domination et d'envies d'en découdre, de volontés de rompre avec le quotidien imposé et, bien évidemment, de tentatives de donner un sens à cela. Sans médiations et sans attendre. Énumération *a minima* par laquelle les millénaristes nous touchent. Énumération qui nous interroge en permanence.

Il est ici important de préciser que le terme millénarisme doit s'employer au pluriel au vu de la diversité des mouvements, dans le temps et dans l'espace. Certains optent pour le dénuement, d'autres pour les richesses. Les uns s'isolent, les autres s'affrontent sans attendre à ceux qui s'opposent à eux. Une partie d'entre eux, même s'ils peuvent devenir des mouvements populaires, sont initiés par des « notables », laïcs ou religieux, ou des nobliaux en rupture de ban. Les uns détiennent le « savoir intellectuel » de leur époque, écrivent et commentent les textes ; les autres incarnent, par leur place dans la société, une partie des mythes populaires liés au « retour » d'un libérateur. Si les deux influencent largement l'émergence de ces révoltes, ils sont souvent dépassés par la rencontre entre, d'un côté leurs discours ou leurs ambitions et de l'autre, les aspirations et le « savoir populaire »⁴. De nombreux mouvements millénaristes sont ainsi apparus dans un processus de radicalisation de mouvements hétérodoxes, qui eux, cherchaient à obtenir une réforme du dogme religieux dominant et – souvent – une amélioration des conditions de vie. D'autres sont plus directement nés de l'interprétation populaire des dogmes et de ses nombreux mythes portés par l'oralité de « prédicateurs », issus de la masse des exploités, et dont les discours ravivent l'impatience dans les attentes et les promesses d'une vie autre, paradisiaque. Là ne sont pas les seules différences. De la Bohême à la Nouvelle-Bretagne, si les processus sont proches, ils ne répondent pas aux mêmes situations historiques et donc ne construisent pas les mêmes discours religieux. Les millénarismes s'appuient sur des concepts ou des textes différents, même dans les religions proches, pour expliquer la situation nouvelle. La présence dans le Coran d'un verset stipulant « *Point de contrainte en religion* », la mythologie musulmane

sur les paroles prêtées à Mahomet, la vie exemplaire qu'il mena avec ses proches, ou bien encore le concept d'*ijtihad* permettant à chaque croyant la libre interprétation du dogme, sont du même ressort que le « libre-arbitre », la vie de Jésus et ses disciples, ou des premières communautés de croyants, dans la mythologie des Chrétiens : de simples outils conceptuels à même d'écrire un passé mythifié, de critiquer le présent rejeté et ainsi, de penser un futur. N'étant pas théologiens, l'important ici ne sont pas les concepts retenus par les millénaristes – car ils purent servir à légitimer toute autre chose dans d'autres circonstances – mais ce qu'ils leur permirent. Ceux-là ou d'autres, peu importe alors, du moment qu'ils permettent de justifier et de laisser libre cours aux désirs des « dépossédés ». Pour le meilleur et pour le pire. Si des millénaristes chrétiens en Afrique ont pu s'identifier au peuple hébreu de l'Ancien Testament de la Bible, d'autres, dans une Europe médiévale imprégnée de l'anti-judaïsme chrétien qui confinait les Juifs dans un statut social particulier, se sont livrés à des violences et des meurtres contre eux⁵.

Inutile de chercher un mode de vie commun. Nous connaissons peu de choses des moments de vie collective pendant les révoltes millénaristes, hormis – le plus souvent – à travers les textes de leurs détracteurs. Mais il ne suffit pas d'être accusé de forniquer avec le diable pour prouver quoi que ce soit de la dite fornication ou de l'existence du diable ! Les accusations contre les mouvements hétérodoxes – et les millénaristes en particulier – sont toujours des repoussoirs avec lesquels leurs ennemis les accablent, les discréditent. Cela ne signifie pas que l'adultère, la sodomie, le pillage et le refus du travail, le meurtre, la « propriété collective » ou le blasphème – entre autres – n'aient pas été pratiqués par ceux qui en étaient accusés mais n'indique rien non plus sur la réalité vécue. Pas plus que les quelques textes théoriques d'alors ou les déclarations d'intention (comme toujours). Y voir des formes de « communismes primitifs », de liberté amoureuse et tant d'autres choses... serait largement forcer le trait.

Dans les pays christianisés d'Europe, malgré la persistance des raisons sociales de leur apparition, les millénarismes se sont éteints entre le XVI^e et le XVII^e siècle – plus tardivement dans d'autres contextes – dissous dans le processus de développement du système marchand et de « modernisation » des structures féodales. Nombre de mouvements hétérodoxes sont devenus des dissidences puis, un peu partout, des religions officielles, reconnues parfois avec le statut de religion nationale. Quelques-uns d'entre eux restèrent des « sectes » égrenant aux quatre coins de la

4. Raoul Vaneigem – un situationniste devenu intellectuel pleinement intégré – dans son bouquin *La résistance au christianisme*, pose que ces mouvements religieux ne sont pas des déviances du christianisme mais des formes de résistance populaire à une christianisation totale.

5. Idéaliser des révoltes ou des mouvements sociaux revient toujours à en occulter les contradictions, les limites et les travers. Dans *L'incendie millénariste*, les massacres de Juifs sont évoqués sans aucune critique. Imprégné de Karl Marx et Max Weber, il reprend à son compte leurs écrits sur le rôle du judaïsme dans l'instauration d'un système marchand et l'assimilation des Juifs à un « peuple de l'argent ». Critiques qui s'exprimèrent déjà à la sortie du livre. Si l'influence de la morale religieuse juive – au même titre que protestante ou chrétienne – peut s'envisager, le rapprochement entre argent et juif est l'un des fondements de l'antisémitisme contemporain. La plupart des Juifs étaient des pauvres et des exploités qui subissaient, eux aussi, les usuriers. Bien évidemment, dans la chrétienté ou l'islam médiéval, les contraintes imposées aux Juifs laissèrent à ceux qui en avaient la possibilité peu d'activités par lesquelles s'enrichir. L'usure, le prêt aux pauvres – Juifs ou pas – en était une. Toute attaque de pauvres contre des usuriers, quelle que soit leur religion, est appréciable. Mais lorsqu'ils attaquent les Juifs dans leur ensemble, ils ne visent plus directement l'argent et la marchandise mais l'idée qu'ils s'en font par le prisme de leur anti-judaïsme.

planète. Évidemment, les révoltes et les contestations sociales ne cessèrent pas pour autant et adaptèrent même leurs discours et leurs pratiques à cette nouvelle situation. La bureaucratie grandissante et le système marchand accélèrent l'apparition et le renforcement de bourgeoisies locales et permettent le développement d'une « culture intellectuelle » profane. Bien avant la prise de pouvoir de ces appareils d'État par les bourgeoisies, un espace se dégage progressivement de l'affaiblissement du pouvoir religieux. Espace dans lequel s'engouffrent aussi bien les tenants du nouvel ordre social que les « nécessiteux ». Imprégnées de « valeurs » religieuses desquelles elles s'inspirent, les bourgeoisies se construisent un discours de justification du présent – leur propre situation sociale – et du futur – leur rôle à venir. Le discours politique naît de cette nécessité pour elles de s'émanciper de la tutelle religieuse dans leur recherche de légitimité, de cette tentative de laïcisation du discours religieux en conservant ses mythes et sa morale. Auparavant simple gestion du pouvoir, la politique devient possibilité pour les bourgeoisies d'exprimer et de justifier la totalité du monde. La foi revêt alors les appareils de la raison et l'ordre divin ceux du politique⁶. Comme toutes émanations des rapports de pouvoir, discours religieux et politique se sont emparés du présent pour lui donner un sens.

La pensée politique a fait sienne la raison, posée en absolu, et rejeté le reste dans le « sensible ». De l'analyse de la situation actuelle, elle cherche dans les époques révolues des faits et des situations permettant de tracer un trait les reliant à un présent dans lequel s'écrit – avec des points de suspension – un futur souhaité. Elle appréhende les formes d'organisation sociale comme déterminantes pour l'épanouissement des humains, pris individuellement et collectivement, et que l'humanité – cette abstraction – pourrait accéder à ce qu'elle désire en suivant des modes opératoires. Cet ensemble de caractéristiques générales répond à la croyance dans une hypothétique fin du monde, catastrophique, contre laquelle la politique serait un obstacle. Cela s'inscrit pleinement dans une vision dramatique et linéaire de l'histoire humaine, du paradis à l'effondrement, d'un bien vers un pire, que la politique se propose de reprendre en main. Les concepts d'apocalypse, de créatures divines, de peuple élu de dieu, du sens de l'histoire et de sa fin, de rapport au texte sacré, de saint esprit, de sacrifice, de charité, du travail comme punition divine, de péché originel – entre autres – sont reformulés puis assimilés par ce discours politique. Même les tentatives de penser et d'expérimenter la rupture complète avec le présent, comme dans le discours révolutionnaire, sont traversées de mythes et de morale malgré une volonté assumée – dans le texte – de rompre avec tous les schémas qui les construisent. L'apocalypse, la fin des temps, devient révolution qui annonce le début d'un temps nouveau ; après avoir été modelé selon le divin, l'humain devient un être que la raison pourrait appréhender dans sa totalité ; l'élection divine d'une petite portion des humains à un rôle primordial laisse place au rôle historique de tel ou tel sujet révolutionnaire ; la fin de l'histoire glisse vers une fin de « cette » histoire, vers de radieux lendemains, vers une autre forme de salut ; l'argumentation et le texte, portés par la raison et non plus par la foi, deviennent une fois encore seul référant, déclinés dans une foisonnante exégèse, et ne laissant que peu de place à une compréhension « non textuelle » de l'existant ou à une appréhension par le « vécu » ; le leadership, et plus généralement le caractère, est la nouvelle version, sans dieu, de la possession par l'esprit sain (le charisme) des prophètes ; l'esprit de sacrifice, le martyr, est abnégation militante ; le versant révolutionnaire de la charité ressemble à l'humanisme et à son acharnement à aider les « autres » ; de damnation terrestre, le travail est devenu moteur de l'histoire et moyen d'y met-

tre fin ; vouloir trouver le patriarcat partout et de tout temps c'est prendre le risque de naturaliser l'oppression des femmes, de refaire le coup de la faute et du péché originel ; le libre-arbitre devient servitude volontaire ; la sacralité de la sexualité se libéralise et se perpétue dans toutes les formes d'union libre ; la pensée révolutionnaire s'alimente de représentations quant à l'harmonie entre les membres d'une communauté qui auraient su établir entre eux une égalité⁷ ; le discours religieux impose la souffrance comme voie expiatoire vers un bonheur divin, le discours révolutionnaire lui oppose une fin de la souffrance dans un épanouissement futur, dans les deux cas, la souffrance reste ce qui fonde le rapport au monde... La liste pourrait être déclinée encore longuement. Si politique et religieux sont de même nature, le discours révolutionnaire n'est pas pour autant une pensée religieuse. Il n'est pas non plus un millénarisme même s'il tente, lui aussi, de penser une critique radicale et d'apporter une rupture définitive. Ce discours n'est pas réductible à ces quelques concepts, présents avec des intensités diverses dans les différents courants ou doctrines. Il est multiple, formulé selon de nombreuses nuances et porté par des individus et des collectifs qui exercèrent, parfois, leur sens critique.

Les dernières espérances dans les grands mouvements sociaux ou les assauts de petits groupes pour parvenir à une « situation révolutionnaire » semblent appartenir au passé. Mais qu'en est-il vraiment ? Nous ne pouvons nous empêcher de penser que nous reproduisons souvent – parfois ? – les schémas du passé, avec leurs limites, et ceux d'un présent que l'on exècre. Il ne suffit pas de nier, de rejeter quelque chose pour que cela cesse d'exister. Ni de l'édulcorer. Avec le recul, les millénaristes nous montrent à quel point un discours qui ne peut s'extraire de ce qui l'a produit – même pour le nier – ne peut que se figer. Pour nous qui imaginons le réel comme une confrontation permanente, la question de savoir sur quoi se base notre réflexion critique est primordiale car, d'elle, découlent nos pratiques. Et vice-versa.

Nous ne sommes ni historiens, ni fanatiques de l'apocalypse⁸. Nos désirs immédiats sont simples : défaire ce monde dans tout ce qui le constitue, le chercher dans le moindre recoin, avec comme armes nos pratiques, nos expériences et les pensées critiques que nous sommes capables d'élaborer. Mais voilà, nous ne sommes rien ! Rien d'autre qu'un petit décalage entre ce que ce monde voudrait que chacun soit et ce que chacun est réellement. Qu'est-ce que ce monde ? C'est l'ensemble des mécanismes sociétaux qui contraignent tous les « nouveaux arrivants » à se plier, à être forgés à devenir l'un de ces mécanismes. L'anthropologie – et c'est bien là sa seule utilité – met en exergue cette diversité, selon les époques, les lieux et les circonstances, permettant à chaque « société humaine » d'incorporer en son sein ses nouveaux arrivants et de leur faire accepter ce qui leur préexistait. De l'humain, tout est construction. De chacun de nous suinte ce qui l'environne, et tout ce qui nous

6. À lire le texte *De la politique considérée comme opium du peuple*, sur le site Basse Intensité

7. Comme Engels, auquel il se réfère, *L'incendie millénariste* fait sienne la mythologie chrétienne sur l'égalitarisme des premières communautés de croyants et l'existence historique de Jésus.

8. À noter la publication annoncée aux éditions Aden du livre *Les fanatiques de l'Apocalypse* de Norman Cohn. Cette traduction de la troisième édition nuance les précédentes dans lesquelles N. Cohn affirmait, sans rire, que les millénaristes étaient les précurseurs des « *totalitarismes du XX^e siècle* ». Il est vrai que le discours et les pratiques des millénaristes, et les lectures qui en seront faites, laissent aussi entrevoir ces totalitarismes, mais ils ne peuvent être réduits à cela. La réponse à leur idéalisation ne peut être leur diabolisation.

environne n'est que contrainte. Ce petit décalage que nous sommes est alors la seule brèche dans laquelle s'engouffrer, pour traquer ce qui nous construit, pour détruire ce qui nous oppresse. Loin de prôner un nihilisme – qui ne serait qu'une version chaotique de l'attente apocalyptique, sans dieu – ou une utopique disparition de la politique, nous constatons que – comme les millénaristes – nous sommes tout autant prisonniers du discours même qui permet de formuler des réflexions critiques, que des conditions matérielles qui les conditionnent. Paradoxe qu'il faut admettre et qui doit inciter, sans cesse, à questionner l'ensemble des évidences et des pratiques afin d'en extirper ce que nous ne voulons pas, pour mieux s'attaquer à ce qui nous contraint et commencer à vivre et imaginer ce que nous désirons.

Décembre 2011

